

## Au bord d'une différence

Michel Heinis

Je voudrais essayer de montrer ce que l'expérience de la psychanalyse m'apporte dans ma pratique éducative concernant des adolescents ayant commis des délits.

La loi belge dispose qu'un mineur d'âge dans ce cas fait l'objet de mesures éducatives. Il ne lui est pas appliqué de peines.

Parmi ces mesures existe la prestation d'intérêt général, qui lui donne l'occasion de poser un acte positif, qui s'inscrit dans le tissu social, qui lui apporte en estime de soi, et par lequel il démontre sa volonté d'assumer le fait qui lui est reproché et ses conséquences.

Du fait de cette mesure, il s'agit de passer à autre chose, de tourner une page ou parfois la page, quand elle est chargée. A cet endroit se conçoit l'idée d'un passeur, de celui ou de ce qui fait passer sur l'autre rive, dont la rencontre soit l'accueil de ce qui arrive.

Un père disait : « Le chemin était tracé tout droit, il n'avait qu'à le suivre ! » L'éducateur répondit qu'on était là « pour trouver ensemble un nouveau chemin. » En fin de parcours, le jeune dit, dans un dialogue autour de ses *déplacements*, « mon père a toujours peur que je me perde ». Un lien apparaissait peut-être avec son délit, dans lequel, profitant d'un moment d'inattention de ses parents qui, semble-t-il, craignaient de lui laisser de l'autonomie, il avait attenté à une jeune fille. Nœud autour d'un passage qui

concernait la sexualité.

L'événement a eu lieu. Ici, le fait a pu revenir dans des mots qui disent une logique subjective. Il a trouvé par où rejoindre le chemin de la parole. Ce type de fait peut donc s'inscrire comme événement, au sens où ce qui arrive fait que l'après ne peut plus être comme l'avant, qu'il y ait une reprise pour soi, d'où le sujet ressort différent .

Quels sont les ressorts qui font que les choses de la vie laissent entrevoir un arrangement non soupçonné, une autre disposition des éléments, une ouverture là où on ne voyait qu'uniformité, une surprise qui suspend ce qui se répétait ou qui fendille une évidence qui se dressait comme un mur, un passage enfin qui éveille l'envie de s'y engager ? Qu'est-ce qui rend nouvellement disponible ?

### **Le sujet comme lieu pour ce qui arrive**

« Le signifiant (est ce qui) représente le sujet pour un autre signifiant ». Le sujet est donc le lieu où est supportée la différence entre les signifiants, spécialement sensible quand il s'agit du signifiant dans sa différence à lui-même. Ainsi de l'expression « il me cherche », où l'équivoque tient à deux sens contradictoires jusqu'à ce que l'on entende l'ambiguïté d'un amour dont on est l'objet, pour se positionner à son égard. Ne pas rester captif de cet amour en réussissant à défaire sa méprise, et à lier ailleurs l'énergie mise à s'y tenir.

Le sujet n'est que par le signifiant, et n'en est pas un. C'est une définition de la pure différence. Celle-ci est dépourvue de sens, comme le sont les traits distinctifs des phonèmes. En recevant les mots, le sujet supporte ces traits. En eux est donnée, comme l'est le nom propre, la métaphore paternelle, qui fait que le désir de la mère soit nommable.

Dans l'écriture de Lacan du fantasme, le sujet résulte barré d'un rapport logique à l'objet. Celui-ci n'est plus accessible qu'au travers de ce qui l'a inscrit comme perdu, dont le tissu de signifiants organise la représentation. Le sujet est ainsi porteur d'un *là où* ce n'est pas et en même temps c'est.

C'est le sujet vu par la face de l'inconscient, auquel fait pendant le sujet par la face sociale. L'énoncé « l'inconscient, c'est le social » dit aphoristiquement leur relation. Le sujet de l'inconscient est ailleurs que dans une profondeur. Le lapsus déjà le montre logé *dans* la surface. Sur le plan de la mémoire, on peut dire que l'on ne se souvient pas au moyen de la langue, que c'est la langue qui se souvient. C'est là, à portée d'ouïes. Ainsi une jeune fille s'étonne

en s'entendant dire « avoir eu des mots avec sa mère...c'est bizarre comme expression ! ». De le dire à un tiers, quatrième avec elle, sa mère et les mots, fait place à l'inter-dit. La langue se souvient pour le sujet de cet élément incongru, inattendu, étrange, où une vérité se montre et s'échappe, et où miroite une promesse.

Le sujet est la condition d'une lecture de ce qui arrive. Mais une lecture suppose une écriture. Est-elle antérieure, simultanée, postérieure ? C'est par sa lecture qu'une écriture vient à l'existence et inscrit quelque chose pour le sujet. Se reproduit le moment d'inscription premier d'une perte.

« Une procédure d'inscription est symbolique quand elle permet de marquer pour quelqu'un la place qu'il prend dans un lieu. »<sup>1</sup> « Marquer pour quelqu'un... la place qu'il prend », dit un moment de rencontre. Que quelqu'un prenne une place est marqué pour lui par un autre. C'est le même mouvement qui noue sujet et signifiants. Il s'agit d'un prendre qu'inscrit un recevoir. Il y faut un endroit susceptible de se laisser éprouver par cette opération d'inscription.

Le responsable<sup>2</sup> d'une maison accueillant des jeunes à Jérusalem disait qu'ils avaient créé un lieu pour qu'une partie de leur nom s'y inscrive. Localiser, faire du lieu. Ne plus être partout.

Un lieu l'est s'il est accueillant. On y revient. Il donne l'intuition que quelque chose s'y trouve. Peut-être cela est-il en rapport avec ce que l'on cherche.

Mais on ne sait pas toujours qu'on cherche. On est arrivé là. Il faut parfois une parole, un dire qui a entendu que l'on est en train de chercher, ne serait-ce que, pour débiter, parce qu'on est venu.

L'objet est de moindre importance. L'objet est l'occasion d'un jeu, support indispensable à la course du désir. Il compte par l'expression de la pulsion qu'il permet. Il sert peut-être de *prétexte*, pour tester s'il y a autour du silence qui permette de dire quelque chose, qui donne envie de dire quelque chose.

C'est dans une rencontre que cela est possible, si un transfert y met en marche de l'écriture. Ses supports peuvent être variés. Il s'agit d'apposer sa griffe, sa patte, sa signature, de laisser une trace de style. Quelqu'un est passé

---

1. *Rapport d'activités 2002* du Point Accueil Jeunes, Association Santé Mentale et Culture, Saint-Denis, France.

2. H. COHEN SOLAL, responsable de Beit Ham, lors des journées des 30 novembre et 1 décembre 2002 sur *L'accueil : avatars de la rencontre*, Euro-Psy, Paris.

par là. Une écriture a été capable de saisir les traces d'une traversée.

Ecrire est inscrire des traces par le souvenir d'un passage. Se mettre devant un lieu vierge pour adresser ce que l'on ne sait pas encore. Quand savoir se révèle ne pas avoir d'abri sûr et définitif dans l'existence, les paroles appelées par la vie peuvent être partagées. Il faut pour cela se risquer dans l'au delà de ce dont on pourrait avoir la certitude, et une croyance dans l'au delà de ce que les mots disent. Moment de pleine responsabilité pour le sujet, celui où il signe.

### **L'espoir comme orée d'une impasse**

La délinquance est une tentative d'inscrire quelque chose, une affirmation, une rupture impossible, un droit, un refus, un espoir, une colère, une haine...

Le jeune délinquant agit en saisissant, par rapt, en forçant. Cet acte qui fait violence n'est pas réel, au sens où c'est une conduite qui passe outre l'interdit fondateur de liens, que ce faisant il interpelle quand même. Il tient parfois à ce que ce geste lui a permis. Il y trouve une affirmation, une prise de position, parfois une satisfaction de l'avoir accompli. Ce geste a pour lui valeur de trouvaille.

Mais c'est en réalité si faux, si irréel !, car y a-t-il eu à ce moment-là pour lui une autre façon d'inscrire du sujet ? Il fallait cela pour ne pas « perdre la face », qui renvoie au visage et par voie d'association à l'effacement « qui empêche de paraître par sa propre existence »<sup>3</sup>. L'adolescent délinquant est pris dans le paradoxe d'un geste qu'il aimerait effacé, mais où pourtant il s'agissait de ne pas perdre la face auprès de ses pairs ou de « dire » quelque chose à ses proches. Paradoxe... silence... « C'est fait, c'est fait !, Que voulez-vous que je vous dise ? », ajoute-t-il dans une dilution progressive de sa responsabilité.

Le fait délinquant est la réalisation dans l'espace public du court-circuit psychique qu'il porte en lui. J. Lacan et M. Cénac écrivaient : « Cette référence sociologique du « caractère névrotique » concorde du reste avec la genèse qu'en donne Kate Friedlander, s'il est juste de la résumer comme la répétition, à travers la biographie du sujet, des frustrations pulsionnelles qui se seraient comme arrêtées en court-circuit sur la situation oedipienne, sans jamais plus s'engager dans une élaboration de structure. »<sup>4</sup> Il y a un court-circuit entre le

---

3. *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, Paris, 1992.

4. *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 134.

sujet et l'objet, une labilité du fantasme.

Ce court-circuit origine le fait délinquant. Dire est tombé dans le discrédit ou en désuétude, parfois depuis longtemps. Il est celui d'une adresse, qui croit qu'un dire est devenu inutile. L'acting out indique l'impasse, l'absence d'issue psychique, une détresse, momentanées et incisives, renversées en affirmation et audace. Le cas d'un jeune homme qui d'abord détruit tout chez lui quand sa mère lui oppose un refus, dès qu'elle le frustre, en venant une fois à appeler la police, et qui plus tard à l'occasion d'une manifestation est arrêté un pavé à la main prêt à être lancé sur des policiers en témoigne. Elle n'a plus le droit de lui dire des choses comme mère. (S'étonner de cela fait interprétation. Qu'attendrait-il d'autre de la part de sa mère ?) Mais cela suppose un déplacement subjectif de sa mère, peut-être prendre conscience de sa propre culpabilité de ne pas pouvoir être tout pour son fils, renforcée par un décès prématuré de son mari père de son fils.

Le fait délinquant obéit d'autres fois sans doute à un caractère utilitaire. Il semble révéler un rapport de consommation aux objets où la parole paraît inutile, limitative, différante. Mais ainsi se pose également la question du sujet, qui évite la demande.

Le fait délinquant d'un adolescent concerne à la fois la vie privée et la vie publique. Aussi n'est-il pas un symptôme au sens analytique, n'étant pas un compromis satisfaisant entre le refoulement d'un désir et sa réalisation. Cénac et Lacan écrivaient dans le même article mentionné : « Le propos ici poursuivi permet d'entrevoir que le "caractère névrotique" est le reflet, dans la conduite individuelle, de l'isolement du groupe familial dont ces cas démontrent toujours la position asociale, tandis que la névrose exprime plutôt ses anomalies de structure. Aussi bien ce qui nécessite une explication est-il moins le passage à l'acte délictueux chez un sujet enfermé dans ... une conduite imaginaire, que les procédés par où le névrosé s'adapte partiellement au réel : ce sont... ces mutilations autoplastiques que l'on peut reconnaître à l'origine des symptômes. »<sup>5</sup>

Le geste délinquant vise à inscrire du sujet en signalant l'articulation défaillante pour lui de pouvoir s'inscrire dans le social. Il se veut acte pour inscrire quelque chose du sujet en disant, par exemple, « je ne suis plus un enfant » ou « je suis un homme » ou « je veux participer à la vie sociale ». Tâcher de l'entendre et y répondre est le soutenir.

La récurrence apparaît de ce fait comme une impasse du sujet, comme l'est

---

5. Ibidem, pp. 133 et 134.

la répétition quand elle échoue à reproduire le heur(t) qui isola en son temps telle représentation des autres.

« **Là où c'était, je dois advenir** »<sup>6</sup>

Du sujet, qu'attendre ? Qu'il explique, qu'il comprenne, qu'il soit, qu'il soit conforme ? Est-ce hasard que ce soit le subjonctif présent qui serve à former l'impératif si l'on songe à sa valeur d'invitation à être ? Et l'expérience analytique n'oblige-t-elle pas précisément à refaire face constamment à un savoir qui se dérobe parce qu'il exige, pour qu'il y ait du sujet possible, d'être sans cesse inventé ?

Tel est le mouvement de la vie. C'est dans l'après-coup qu'une signification peut advenir, justement parce que le sujet fait retour sans se compter, donnant vie en même temps à l'équivoque de ne pouvoir se compter lui-même tout en ne rechignant pas à la dépense. C'est dans l'après-coup qu'un acte prend sens par le sens qu'on peut lui donner. C'est ce qui adviendra, ce que je fais advenir de ce qui a été. Le sujet de l'inconscient est dans ce mouvement noué au je de la conscience, celui de la décision, de l'échange, de la participation au social. C'est au rétablissement de la relation nécessaire entre ces deux expressions du sujet que Lacan a travaillé en reprenant la devise cartésienne.

**La responsabilité**

Ce type d'acte a souvent l'air d'une logique de l'échec, de celui qui pour s'en sortir s'enfoncé. Ce qu'il exprime par son acte est à reconnaître. Cette reconnaissance peut lui être donnée par l'appel à sa responsabilité devant les conséquences de ce qu'il a fait, tel un marquage de la place qu'il y prend. C'est donc dans un à venir que s'inscrit cette reconnaissance.

La responsabilité dans la délinquance est de s'imputer le fait commis. Il n'en est pas l'auteur au plein sens du terme, mais cela n'interdit pas qu'il le mette à son compte. C'est compter avec, en tirer des conséquences pour soi. Par exemple se découvrir capable de cela.

« Toute société manifeste la relation du crime à la loi (la sentence paulienne) par des châtiments dont la réalisation (...) exige un assentiment

---

6. Traduction de Lacan de la phrase de Freud « *Wo es war soll ich werden* ».

subjectif. »<sup>7</sup> L'aveu en est la preuve pour lui-même, s'il se montre réservé sur l'intime et non occasion de se refermer sur un secret, temps l'ouvrant à quelque chose qui le concerne et non qui lui donne l'impression de se dénuder. Rester *discret*, ce qui, désignant une collection d'objets, suppose d'éviter leur confusion. « Cet assentiment est nécessaire à la signification de la punition. »<sup>8</sup> Celle-ci est le moyen de ne pas être écarté.

C'est à cette signification qu'il s'agit de ne pas échapper. « Les croyances par où cette punition se motive dans l'individu, comme dans les institutions par quoi elle passe à l'acte dans le groupe, nous permettent de définir dans une société donnée ce que nous désignons dans la nôtre sous le terme de responsabilité. »<sup>9</sup> La signification de la punition est donc la responsabilité.

### **Dire que non humanise**

Régulièrement dans l'éducation on se trouve confronté à la difficulté de ne pas lui permettre de ne pas, de ne pas laisser entendre qu'on serait autorisé à ne pas, à éviter. Ici on demande le moyen de se soustraire à son obligation. C'est un refus opposé à une telle demande qui est attendu.

Ce refus fonde comme possible la voie où prendre sa responsabilité. C'est s'autoriser à faire une chose, prendre une initiative. Ici, on est amené à s'interroger sur ce qui peut faire référence, sur la relation compliquée entre autonomie et hétéronomie dans une volonté d'être acteur.

Le dernier mot que l'on ne pourrait pas ne pas prononcer est sans doute celui du refus, le non, car c'est le dernier vestige d'une résistance possible par la parole qui préserve le corps de ce qui ne peut être que son anéantissement, puisque ce corps sera privé désormais de cette parole qui n'aura pas été dite (et qui rendra sans doute le sujet coupable). Dans une agression violente, l'opposition d'un refus dans la parole donne au sujet un abri que son corps ne peut plus lui donner. Le corps est un abri parce qu'il est parlé et parlant. Sinon il devient un corps étranger.

### **Où se tenir ?**

Quand la parole vraie n'est pas au rendez-vous, quoi d'autre qu'un acte juste,

---

7. J. Lacan, *Ecrits*.

8. Ibidem, p. 126.

9. Ibidem, p. 127.

ou un refus de consentir par son silence, un refus d'être complice de ce qui se dit, peut-il l'inviter ? L'acte et la parole ont la même structure pour l'homme, celle de s'appuyer sur des différences, et par là d'en engendrer.

Un des bords où se tenir est celui où le jeu des différences peut avoir cours, où l'acte et la parole ne se distinguent pas, et permet aux signifiants, comme aux actes, d'être nouveaux, de retrouver vie par celle que le sujet aura eu la surprise de leur insuffler nouvellement.